

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 6

# LES FAUCONS DU KREMLIN



Patrice HUETZ

Les Seigneurs de la Guerre  
— Les Faucons du  
Kremlin

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# Bangui 2018

*Bangui, République Centrafricaine — Mai 2018*

Le Ledger Plaza de Bangui n'avait pas changé depuis mars 2017. La piscine était toujours hors service — maintenance, disait-on, depuis dix-huit mois —, le restaurant servait toujours des brochettes et de la Mocaf, et les vigiles du portail portaient toujours les mêmes uniformes bleu marine légèrement trop grands pour eux.

Victor Marchand posa son sac dans la chambre du quatrième étage et alla au balcon. L'Oubangui en contrebas, la rive congolaise en face, le soleil de mai qui tapait à 39 degrés sur la ville rouge de latérite.

Un an et deux mois avaient passé depuis sa première mission ici. La situation avait changé. Pas au sens où les choses s'étaient améliorées — au sens où elles s'étaient durcies dans leurs contours. Wagner était maintenant présent de façon visible, non-contestée, avec des conseillers militaires dans les casernes de la FACA — les Forces armées centrafricaines — et une protection rapprochée auprès du président Touadéra.

Victor avait lu les rapports depuis Paris et Dubaï. Lire et voir étaient différents.

Il descendit dîner au restaurant. Il y avait trois autres Européens dans la salle — des types d'ONG, reconnaissables à leurs gilets avec logos. Et dans le coin, deux hommes qui n'avaient pas de logos, qui mangeaient en silence, et qui avaient la posture spécifique des militaires en tenue civile.

Russes, probablement. L'un portait une montre Vostok — une montre militaire russe. L'autre avait les avant-bras d'un haltérophile.

Victor commanda une bière Mocaf et un poulet grillé et regarda l'Oubangui, le fleuve.

Le lendemain matin, l'attaché de défense à l'ambassade française, le major Labrousse — qu'il avait connu lors de sa première mission —, le reçut dans son bureau du quartier Aviation.

Labrousse avait vieilli depuis mars 2017. Pas physiquement — mais dans les yeux. Le regard d'un homme qui avait vu la situation se dégrader progressivement et qui n'avait pas les moyens d'y faire grand-chose.

Il dit : « Vous revenez en évaluateur. »

Victor dit : « Client différent. Un groupe de fondations européennes qui financent des ONG de santé. »

Labrousse dit : « C'est réel ? »

Victor dit : « C'est aussi réel. »

Labrousse dit : « Et en parallèle ? »

Victor dit : « En parallèle — mise à jour de mes observations sur l'évolution Wagner depuis 2017. »

Labrousse dit : « Wagner a cent cinquante hommes maintenant. »

Victor dit : « J'ai lu cent vingt. »

Labrousse dit : « Les chiffres ont bougé depuis votre dernier rapport. Cent cinquante opérateurs, plus un support russe officiel d'environ cinquante militaires — des "instructeurs" formellement. »

Victor dit : « Deux cents Russes au total. »

Labrousse dit : « Avec un commandant opérationnel qui s'appelle Shapko. »

Victor dit : « Je connais ce nom. »

Labrousse dit : « Il a pris les commandes en octobre dernier. C'est lui qui a réorganisé le déploiement — plus de présence en dehors de Bangui, zone Haute-Kotto, Bamingui-Bangoran. »

Victor dit : « Les zones minières. »

Labrousse dit : « Les zones minières. »

L'après-midi, Victor alla rencontrer le capitaine Ahmed de la MINUSCA — le même officier bangladais qu'en 2017, toujours à son poste, toujours avec cet air de s'ennuyer profondément.

Mais Ahmed en 2018 n'avait pas l'air d'un homme qui s'ennuyait. Il avait l'air d'un homme épuisé.

Il dit : « Depuis janvier, douze incidents graves dans les préfectures. »

Victor dit : « Définissez "graves". »

Ahmed dit : « Attaques contre des civils. Destruction de villages. Quatre-vingts morts documentés, probablement deux cents au total. »

Victor dit : « Qui attaque ? »

Ahmed dit : « Les groupes armés classiques — Séléka, anti-Balaka. Et autre chose. »

Victor dit : « Wagner. »

Ahmed dit : « Nous n'avons pas de preuves directes. Ce que nous avons : des témoignages de survivants qui décrivent des hommes blancs en uniformes sans insigne dans des villages attaqués. »

Victor dit : « Dans quelles préfectures ? »

Ahmed dit : « Haute-Kotto principalement. Mbomou également. »

Les zones minières, encore.

Ahmed dit : « La MINUSCA ne peut pas intervenir dans les opérations FACA si la FACA est accompagnée de conseillers russes. Le mandat ne le prévoit pas. »

Victor dit : « Donc Wagner peut opérer sous couverture FACA sans que vous puissiez vous y opposer. »

Ahmed dit : « C'est le problème. »

Mathieu Perrin — le coordinateur terrain recruté en septembre 2018 — était arrivé à Bangui la veille de Victor. C'était sa première mission ARES solo, sans Baptiste pour le superviser.

Il retrouva Victor au Ledger Plaza le soir du 2ème jour.

Perrin dit : « J'ai fait le tour du PK5. »

Le PK5 — le quartier musulman de Bangui, théâtre de tensions depuis les conflits de 2013.

Victor dit : « Et ? »

Perrin dit : « Calme apparent. Mais les gens parlent de checkpoints à l'extérieur du quartier — pas des anti-Balaka, pas de la MINUSCA. Des hommes en tenue sans insignes. »

Victor dit : « Russes ou africains ? »

Perrin dit : « Un témoin m'a dit "comme des soldats soviétiques de son enfance." »

Victor dit : « Il est vieux ? »

Perrin dit : « Il avait des photos sur son téléphone. Flous mais reconnaissables. »

Il montra les photos. Victor les examina. Uniformes de type SURPAT — le motif de camouflage russe. Équipements AK-74 et KSVK à longue portée.

Victor dit : « Bonne observation. »

Perrin dit : « Merci. »

Victor dit : « La prochaine fois, ne vous approchez pas suffisamment pour que quelqu'un vous remarque en train de regarder. »

Perrin dit : « Je n'ai pas été remarqué. »

Victor dit : « Vous n'avez pas su si vous l'avez été. »

Perrin dit : « La différence est importante. »

Victor dit : « Toujours. »

À 23h00, depuis le balcon de sa chambre, Victor regardait la ville. Les lumières de Bangui — éparées, fragiles, comme des bougies au vent — se reflétaient sur l'Oubangui. L'autre rive, le Congo, était dans l'obscurité.

Il appela Baptiste depuis le balcon — pas pour un rapport, pour entendre sa voix.

Baptiste décrocha à la deuxième sonnerie. Il dit : « Tu es à Bangui. »

Victor dit : « Comment tu sais ? »

Baptiste dit : « T'as un truc dans la voix quand t'es dans un endroit difficile. Différent d'un endroit dangereux. »

Victor dit : « Quelle différence ? »

Baptiste dit : « Les endroits dangereux te concentrent. Les endroits difficiles te font réfléchir à des trucs que tu voudrais pas réfléchir. »

Victor dit : « Bangui. »

Baptiste dit : « RCA. La situation a empiré. »

Victor dit : « Wagner est structuré. Cent cinquante hommes, zones minières sécurisées, couverture FACA. »

Baptiste dit : « Et Paris ? »

Victor dit : « Labrousse est épuisé. L'ambassade regarde. »

Baptiste dit : « Et toi — tu regardes aussi. »

Victor dit : « C'est mon travail. »

Baptiste dit : « Oui. »

Un silence. Baptiste dit : « Victor. »

Victor dit : « Quoi. »

Baptiste dit : « Fais attention à Perrin. Il est bon mais il est neuf.

»

Victor dit : « Il a fait le PK5 seul. »

Baptiste dit : « Je sais. Je dis — il va vouloir aller trop loin trop vite parce qu'il veut prouver. »

Victor dit : « Je vois. »

Baptiste dit : « Bien. »

Il raccrocha. Victor resta sur le balcon. L'Oubangui en dessous, les lumières, le Congo obscur.

*Bangui en 2018 n'était plus le laboratoire qu'il avait observé en 2017. C'était maintenant un modèle fonctionnel — Wagner installé, opérationnel, protégé par une architecture légale russe qui rendait toute intervention directe impossible.*

*C'était le point de départ. Ce que Victor était venu observer, et ce qu'il allait devoir documenter sans pouvoir empêcher.*

*La peur de la justice — la peur de voir des crimes documentés sans qu'ils soient jugés — commençait ici.*

Le lendemain, Victor rencontra Maître Désiré Nzapassara — l'avocat dont Volkov lui avait fourni le nom en 2017. Nzapassara avait un cabinet dans le quartier Aviation, entre l'ambassade de France et l'hôpital de l'Amitié.

C'était un homme de cinquante-cinq ans, costume crème, lunettes dorées, la présence d'un notable provincial qui avait vu passer tous les régimes depuis Bokassa.

Victor s'était présenté via un intermédiaire — un journaliste centrafricain que Kola lui avait recommandé. La réunion était présentée comme une consultation juridique pour un client européen cherchant à établir des activités économiques en RCA.

Nzapassara dit : « Votre client cherche quoi précisément ? »

Victor dit : « Une évaluation du cadre juridique pour les concessions minières. »

Nzapassara dit : « C'est un marché compliqué en ce moment. »

Victor dit : « Comment ça ? »

Nzapassara dit : « Certains secteurs sont... réservés. »

Victor dit : « Réservés comment ? »

Nzapassara dit : « Des partenaires qui ont des accords très particuliers avec le gouvernement. »

Victor dit : « Des partenaires russes. »

Nzapassara dit, après une pause : « Je n'ai pas dit ça. »

Victor dit : « Vous ne l'avez pas démenti non plus. »

Nzapassara se leva, alla à la fenêtre. Il dit : « Ce que je peux vous dire — et je ne dis ça à personne — c'est que les concessions dans la Haute-Kotto ont été attribuées à des entités qu'on ne peut pas tracer dans les registres officiels. »

Victor dit : « Des sociétés écrans. »

Nzapassara dit : « Des structures dont l'identité réelle est obscure. »

Victor dit : « Depuis quand ? »

Nzapassara dit : « Décembre 2017. »

Exactement quand l'accord de coopération russo-centrafricain avait été signé.

La partie officielle de la mission — l'évaluation sécuritaire pour les fondations européennes — Victor la travailla avec sérieux. Ce n'était pas un prétexte ; c'était une mission réelle qui finançait ARES.

Il passa deux jours à rencontrer les responsables d'ONG : Médecins Sans Frontières, International Rescue Committee, la section RCA de l'OMS. Les témoignages convergeaient : les opérations humanitaires étaient de plus en plus contraintes par les zones que Wagner verrouillait.

Un responsable MSF — un Belge nommé Hendricks, la trentaine, barbe rousse, t-shirt blanc toujours impeccable — dit : « Depuis octobre dernier, nous avons perdu l'accès à quatre villages de la préfecture de la Kémo. »

Victor dit : « Pourquoi ? »

Hendricks dit : « Checkpoints. Hommes armés qui bloquent les routes sans donner d'explication. »

Victor dit : « La FACA ? »